T.921.27

DE QUELQUES-UNES DES CAUSES QUI ONT EMPÊCHÉ LES MÈRES DE NOURRIR LEURS ENFANS, ET DES MAUX QUI EN RÉSULTENT POUR ELLES.

DISSERTATION

PRÉSENTÉE à l'École de Médecine de Montpellier, le 5 Germinal an 9 de la République,

Par Jean-Pierre Dumoret, natif de Bagnères, Département des Hautes-Pyrénées.

Par-tout à haute voix la nature le dit:
La véritable mère est celle qui nourrit.
MOISSY. *Drame intitulé la Vraie-mère.*

A MONTPELLIER, DE L'IMPRIMERIE DE JEAN MARTEL AINÉ. AN IX.

DE QUELQUES-UNES DES CAUSES
QUI PEUVENT EMPÊCHER LES MÈRES
DE NOURRIR LEURS ENFANS, ET
DES MAUX QUI EN RÉSULTENT
POUR ELLES.

DISSERTATION

Présentée à l'École de Médecine de Montpellier,
le 5 Germinal an 9 de la République,

Par Jean-Pierre Dumoret, natif de
Puylaurens, Département des Hautes-Pyrénées.

Par tout à haute voix la nature le dit:
La vérité nue est celle qui nourrit.
MORIN. Drame intitulé la Fille mère.

A MONTPELLIER, DE L'IMPRIMERIE DE JEAN MARTEL AÎNÉ. AN IX.

DE QUELQUES-UNES DES CAUSES QUI ONT EMPÊCHÉ LES MÈRES DE NOURRIR LEURS ENFANS, ET DES MAUX QUI EN RÉSULTENT POUR ELLES.

DANS tous les temps il a paru des hommes éclairés et courageux, pour qui, détruire les erreurs de leurs siècles, rappeler leurs semblables aux principes de sagesse et de vertu, a été le premier des besoins. Leurs talens, leurs veilles, leurs travaux ont été consacrés à un si noble objet. Pas une seule pensée, pas une seule action qui n'aient tendu à ce but. L'amour du bien les animait ; leur bonheur n'était que dans le bonheur d'autrui.

Ils ont essayé de déchirer le voile épais dont on avait entouré la vérité. Mais l'ignorance qui ne voit rien au delà de sa sphère, l'insouciance qui craint d'approfondir, l'habitude qui conduit si despotiquement les hommes, les principes religieux enfin ont été les plus grands obstacles à leurs généreux efforts ; et au regret de voir des erreurs, est venu se joindre celui de tenter vainement de les détruire. Si quelquefois la vérité a paru se dégager de ces entraves, elle n'a brillé que d'un éclat passager. Les préjugés, l'habitude tiennent les hommes sous leur joug. Ils compriment les essors de l'imagination et les élans des ames fortes. La vie entière suffit à peine pour se

débarrasser de ces lisières de notre enfance ; eh ! n'a-t-on pas beaucoup fait quand on est parvenu à ce point ? Que de découvertes, que de grandes pensées, que de talens perdus ! mais il est des hommes étonnans, des caractères élevés que la nature produit avec effort et qu'elle ne nous accorde que de siècles en siècles, qui dès l'enfance rompent en jouant ces indignes liens, semblables à Hercule au berceau pour qui les combats les plus terribles n'étaient qu'un jeu.

Parait-il des vérités nouvelles, les passions, les préjugés se liguent pour les étouffer ; les persécutions sont dirigées contre celui qui les découvre. L'infamie et la mort même deviennent souvent le partage de celui à qui l'on aurait dû des autels (1). L'homme n'est-il pas lui-même le plus grand obstacle à son bonheur ? Ces vérités quoique peu suivies ne sont pas pour cela perdues, elles deviennent, pour ainsi dire, l'apanage de quelques hommes privilégiés ; à travers les erreurs et les passions, elles parviennent aux siècles futurs, fermentent dans toutes les têtes et deviennent le germe de vérités nouvelles.

Une pratique dangereuse, cause de la dépopulation et du dépérissement de l'espèce, a attiré l'attention des philosophes de notre siècle. Ils ont élevé leur voix pour la détruire ; mais elle n'a été que faiblement entendue. La dissipation, les jeux, les plaisirs l'ont étouffée ; les mères ont continué de

---

(1) Socrate périt de la ciguë. Galilée fut obligé de faire, devant des moines ignares, amende honorable pour avoir eu raison.

livrer leur enfans à des femmes mercenaires ; la crainte des plus grands maux n'a pu l'emporter sur celle de passer un seul moment sans jouissances. Les devoirs les plus sacrés n'ont cessé d'être foulés aux pieds, et leur oubli a entraîné l'oubli de plusieurs autres.

J'essaierai de mêler ma voix à celle de ces amis de l'humanité ; je n'ai pas la prétention de donner du nouveau, mais je me plais à me reposer sur des idées qui me sont chères.

Je développerai, 1.° les causes qui ont pu déterminer les mères à faire allaiter leurs enfans par des femmes étrangères ; 2.° je parlerai des maladies qui en résultent pour elles.

Rien dans la nature n'est inutile, rien ne s'y fait sans dessein ; tous les phénomènes sont intimement liés entr'eux ; ils sont tour-à-tour et produits, et générateurs d'autres phénomènes. Dans les premiers momens de la gestation, toutes les forces sont attirées sur la matrice, elles concourent à donner à cet organe le degré d'activité nécessaire à ses nouvelles fonctions, il paraît, à cette époque, être le centre principal de la vitalité ; le principe de vie paraît, pour ainsi dire, négliger toutes les autres fonctions pour ne s'occuper que de celle-ci. Il s'établit dans le système de la femme une nouvelle manière d'être tant au physique qu'au moral, la peau change de couleur, les appétits ne sont plus les mêmes, etc. La sensibilité est plus exquise, toutes les sensations sont extrêmes, etc. Le sein qui pendant la grossesse a aussi éprouvé des changemens qui le disposent à ses nouvelles fonctions, semble après la naissance de l'enfant attirer à lui les forces qui ne paraissent plus être aussi nécessaires sur la matrice. L'action de cet organe, à son tour plus essentiel, est augmen-

tée. Il se gonfle, il élabore une liqueur qui se trouve en rapport avec les organes du nouveau-né ainsi qu'avec ses besoins ; elle change de consistance, de nature, de qualités, à mesure que les forces de l'enfant augmentent, et dans un rapport tel qu'elle est toujours appropriée à l'état de ses facultés digestives (1). Rien dans la nature ne peut la suppléer. Cette liqueur préparée avec tant de soin, ménagée avec tant de prévoyance, doit-elle être rejetée sans avoir été d'aucun usage? Et serait-ce se conformer aux lois de la nature que d'en agir ainsi? Cette mère sage en destinant cette liqueur à la conservation du nouveau-né, ne s'est-elle pas aussi proposée d'engager les mères à nourrir leurs enfans, par le soulagement que l'allaitement leur procure? N'a-t-elle pas employé ce mobile pour s'assurer que ses vues ne seroient pas trompées ? Si cette fonction est nécessaire à l'enfant, elle ne l'est guère moins à la mère. Et nous trouvons la cause de ce grand nombre de maladies dont les femmes sont les victimes dans l'oubli de leurs devoirs ; le séjour du lait produit des ravages terribles, et les remèdes que l'on fait pour les atténuer leur donnent souvent un plus grand degré d'activité.

Mais la considération de tous ces maux ne change en rien

---

(1) D'après cet aperçu, l'on voit combien il est dangereux de donner à un enfant d'autres nourrices que sa mère. Le lait n'est pas en rapport avec ses organes, sans compter les raisons qu'on pourrait tirer de la différence du tempérament, de l'âge, des habitudes de la mère et de la nourrice. Nous savons que tout changement brusque introduit dans l'économie animale des impressions terribles, et elles doivent être d'autant plus fortes que ceux qui les éprouvent se rapprochent plus de l'enfance.

les préjugés. Les mères donnent leurs enfans à des nourrices. Le *colostrum* destiné à servir au nouveau-né de médicament est remplacé par des drogues désagréables ; et comme l'a dit TOURTELLE, « le jour de notre naissance est marqué par une « entrée dans une pharmacie (1). » Voilà ce que l'on fait tous les jours. Nous voulons trouver dans une femme étrangère les soins que nous devons à nos enfans ; on augmente le danger de cette pratique par la négligence que l'on apporte au choix de ces femmes mercenaires ; elles ne nous vendent leurs soins que par misère. Trop heureux, quand il n'y a que ce seul inconvénient, et qu'il ne vient pas s'y joindre des maladies héréditaires et honteuses, dont les nourrissons succent le germe avec le lait. Tels sont les présens que des mères, qui ont toujours à la bouche le mot de tendresse maternelle, font à leurs enfans ; mais la nature sait bien se venger, en plaçant au fonds de leurs cœurs les regrets et les remords, et les entretenant par les souffrances sans cesse renaissantes de leurs enfans ; elle paraît prendre à tâche d'augmenter leur tendresse pour eux, afin de rendre sa vengeance plus complète.

Les femelles des animaux mammaires éprouvent dans la gestation les mêmes phénomènes que la femme. Le lait paraît chez elles au moment de la naissance de leurs petits. Mères, venez apprendre d'elles à remplir vos devoirs ; voyez leurs

---

(1) Cet usage ne doit-il pas être rapporté à ce que les mères ne nourrissent pas leurs enfans. Le lait d'une nourrice a rarement les qualités nécessaires pour chasser le *meconium*. Il faut bien alors avoir recours à d'autres moyens.

craintes , leurs sollicitudes , leur dévouement , leurs sacrifices. Voyez leur fureur à l'approche des autres animaux; l'amour maternel les enflamme , leur audace est centuplée et l'espèce la plus timide acquiert le courage du lion ; elles sont mères , toute leur jouissance est d'en remplir les devoirs. Femmes , rougissez de ce que l'on ne peut guères vous proposer des exemples que parmi des espèces que l'orgueil de l'homme a cru indignes de lui être comparées.

Ces soins pour leur famille sont communs à toutes les espèces d'animaux. Nous les retrouverions aussi dans l'espèce humaine , si les institutions sociales ne nous en eusse nt écarté.

Si nous remontons à l'enfance de la civilisation , nous verrons dans tous les rangs les femmes attachées à leurs devoirs ; les familles même des Rois nous en fournissent des exemples (1). La plus grande parure des mères était celle de leurs enfans ; la civilisation n'était pas encore parvenue au point de verser le ridicule et le mépris sur les femmes qui remplissaient les devoirs de leur état. Dans cet heureux temps , ne pas nourrir ses enfans était le plus grand des crimes ; on ne se doutait même pas que la pratique contraire pût être érigée en vertu ; mais aujourd'hui une femme prétend commander l'admiration de ses compagnes quand elle ne fait que son devoir ; l'orgueil même dans ce cas a pris la place de l'amour maternel. Ainsi la civilisation qui a tout défiguré , et dont les progrès sont en raison directe de l'oubli des lois de la nature , a réussi à mettre à la place de l'amour et de la sollicitude maternels ,

---

(1) *Hécube* rappelle à son fils *Hector* qu'elle l'a nourri de son lait. *Iliade , chant XXII.*

l'indifférence

l'indifférence et la froideur. Les principes les plus faux, les maximes les plus absurdes sont parvenus à tromper les mères ; et tout en obéissant à ces principes destructeurs, elles se sont abusées jusques au point de croire se conformer aux lois de la prudence et de la sagesse. Voilà les maux de la civilisation : quelle somme de bienfaits ne faut-il pas pour les compenser !

Le luxe a hâté la corruption ; il nous fait négliger nos devoirs, nous lui sacrifions tout ; les femmes s'en laissent bien plus facilement enivrer, il relève leurs attraits ; tout ce qui les pare leur plaît ; ce goût paraît inné chez elles. Dans l'enfance le mâle court, saute, gambade, exerce et déploie ses forces. La petite fille, au contraire, assise dans un coin, seule avec sa poupée, l'habille, la déshabille pour l'habiller de nouveau ; son plus grand plaisir est de la parer ; elle paraît ainsi former son goût. Ce penchant pour la parure est renforcé par nos institutions, par l'âge, le besoin et le désir de plaire. Parvenue à l'époque où elle doit passer dans les bras d'un époux, ce goût est prédominant. Et comment pouvoir exiger qu'une femme qui fait ses plus chères occupations de modes nouvelles, abandonne des objets aussi *intéressans* et aussi *majeurs* pour revenir à ses enfans, à son ménage où elle retrouverait tout l'ennui de l'uniformité.

Il est une autre cause qui, sans être aussi générale, n'a pas manqué d'éloigner les mères de leurs devoirs. Dès-lors que les femmes se sont dégoûtées de la place que la nature leur avait assignée, que les sciences les plus abstraites sont devenues par mode l'objet de leur étude et de leurs amusemens ; dès-lors qu'elles ont ont pu penser qu'il était un autre

genre de gloire plus digne de leur ambition que celui de remplir leurs devoirs, tout a été perdu ; et ne devait-il pas arriver que ces femmes pour le génie desquelles l'univers dans son ensemble était trop petit, se trouvassent trop à l'étroit dans l'intérieur de leurs familles ?

Des Médecins complaisans qui seront à jamais la honte de l'humanité, n'ont pas peu contribué à fortifier dans les mères le désir de ne pas nourrir leurs enfans. La santé a été le prétexte dont ils se sont servi ; leur véritable motif était l'intérêt. Ils ont triomphé de l'amour maternel encore chancelant, et qui n'avait pu se faire à l'idée d'abandonner à des mains étrangères le gage de ses plaisirs ; et ceux-là même qui devaient être les dépositaires des lois de la nature, leur ont porté les plus rudes coups (1). Ces maximes ont gagné tous les peuples, tous les états ; elles ont été d'autant plus avidement suivies, que les mères avaient plus de goût, d'attrait pour les plaisirs ; les femmes qui pouvaient encore tenir à leur devoir, ont été attaquées avec l'arme du ridicule, elles ont succombé ; et celles que leur fortune ne mettait pas à même de suivre le torrent, semblaient rougir de paraître respectables et vertueuses. Si les campagnes que la contagion n'avait pas gagnées n'étaient venues au secours des cités, que serait devenue l'espèce ? et tant de grandes villes qui s'enorgueillissent de leurs nombreux habitans, n'existeraient plus que dans l'histoire. C'est donc à cette cause que l'on peut

---

(1) Qu'on n'infère pas de là que tous les Médecins aient propagé ces principes, ils ont au contraire gémi des succès qu'ils obtenaient, et ont tâché par leurs écrits d'en arrêter les progrès.

rapporter en partie la dépopulation des états ; mais ce n'est pas encore le seul mal qu'elle ait produit, le relâchement des mœurs en a été la suite inévitable, ainsi que tous les maux qu'il traîne après lui. Voilà une des causes bien connue du malheur des sociétés. Rousseau l'a bien senti quand il dit : « Voulez-vous rendre chacun à ses devoirs, commencez par » les mères ; vous serez étonnés des changemens que vous » produirez. Tout vient successivement de cette première » dépravation ; tout l'ordre moral s'altère, le naturel s'éteint » dans tous les cœurs, l'intérieur des maisons prend un » air moins riant, le spectacle touchant d'une famille nais- » sante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux » étrangers ; on respecte moins les mères dont on ne voit » pas les enfans, il n'y a point de résidence dans les familles, » l'habitude ne renforce plus les liens du sang, il n'y a plus » ni pères, ni mères, ni frères, ni sœurs ; tous se connais- » sent à peine, comment s'aimeraient-ils ? Chacun ne songe » qu'à soi ; quand la maison n'est qu'une triste solitude, il » faut bien aller s'égayer ailleurs.

» Mais, que les mères daignent nourrir leurs enfans, les » mœurs vont se réformer d'elles-mêmes ; les sentimens de » la nature se réveiller dans tous les cœurs, l'état va se » repeupler : ce premier point, ce point seul va tout réunir ; » l'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison » des mauvaises mœurs. » Émile.

L'amour maternel a été aussi sacrifié au désir de conserver son teint et sa fraîcheur, de fixer un époux, etc. Mais le châtiment a suivi de près cette conduite, la résorbtion du lait a fait disparaître cette beauté, objet de tant de sollici-

tudes et de soins. Les maris n'ont-ils rien à se reprocher à cet égard ?

L'esprit de coquetterie si naturel au sexe peut être mis au nombre des causes qui ont écarté les mères des lois de la nature. Le soin du ménage emporte trop de temps ; plus de sociétés, plus de modes, plus d'adorateurs ; les rivales ont trop d'avantage, et l'amour-propre d'une femme perd trop à ce compte.

A ces causes morales on peut en joindre quelques-unes de physiques ; les femmes ont été pendant long-temps dans l'usage de se serrer fortement l'abdomen avec des corps de baleine (1) ; une forme de mode leur a paru plus belle que celles de la nature ; cette compression habituelle sur des organes essentiels a oblitéré les petits vaisseaux ; les sucs destinés au sein se sont portés sur la matrice, ont rendu les femmes inhabiles à l'allaitement, les sources de la vie ont été desséchées, etc.

La manière de vivre des jeunes filles peut être mise au nombre de ces causes. On les élève dans la mollesse et l'indolence ; pour leur conserver la vie, on semble craindre qu'elles paraissent animées. On défend l'exercice et le mouvement qui sont les agens que la nature emploie pour développer le corps ; toutes les fonctions languissent, le système est marqué d'un caractère de faiblesse ; ces filles ne vivent, pour ainsi

---

(1) Heureusement que depuis peu d'années la forme des habits des femmes a changé et ne produit plus les mêmes inconvéniens ; encore ce changement n'est-il dû qu'à la mode.

dire, qu'à demi ; comment pourraient-elles donner l'existence et la nourriture à un autre individu ?

A ces causes ne pourrait-on pas ajouter les mariages précoces. Les femmes n'ont fini leur accroissement qu'à l'âge de vingt ans ; avant cette époque elles ne peuvent sans préjudice partager avec un autre être les sucs nourriciers dont elles ont besoin pour elles-mêmes. La nature, dans cet âge critique, ne peut être distraite de son travail ; elle a besoin de toutes ses forces pour achever le développement des organes et perfectionner son ouvrage. Si alors les femmes allaitent, leur tempérament s'affaiblit, la mère languit, l'enfant est mal nourri ; tous deux ont également à souffrir, la nature n'a pas encore fixé le moment de l'allaitement. Ballexerd dit qu'il faut choisir les nourrices entre vingt et trente-cinq ans, parce que c'est l'âge où le lait est dans toute sa bonté et sa plus grande abondance.

Les femmes, pour ne pas nourrir, prétextent encore leur santé; mais l'on sait que des femmes scorbutiques, des phthisiques même, se sont mieux portées après l'allaitement ; que leur teint est devenu plus frais, que leur vigueur a augmenté. Linné (1) et Morton en citent des exemples.

Mais ces mêmes femmes qui prétendent que leur délicatesse les empêche d'allaiter, résisteraient-elles mieux aux

---

(1) *Etiàm novimus feminas, quarum continuæ de morbis, cachexiâ, scorbuto, etc. plures annos agitatæ querelæ tùm primùm cessârunt, cùm lactare inceperunt, eò quòd illo tempore, possetum, lac purum, etc. copiosius adsumserunt, nec amissam tantùm valetudinem hâc ratione recuperârunt, coloremque faciei restituerunt, sed et pingues factæ sunt.* Lin. *Nutrix noverca.*

maladies occasionées par la présence du lait ; et puisqu'elles n'ont pas la force de remplir une fonction naturelle, elles auront bien moins celle de résister à une maladie.

C'est en France sur-tout que cet usage de ne pas nourrir ses enfans était le plus suivi ; mais, nous le dirons avec plaisir, il disparaît tous les jours. Enfin, la vertu et la sagesse ont été écoutées : c'est sur-tout aux écrits des Médecins, des philosophes, parmi lesquels J. Jacques tient le premier rang, que nous devons cet heureux retour aux principes.

Des maux qui en résultent pour les mères.

L'enfant dort après sa naissance ; ce sommeil est l'effet de la compression qu'ont occasionnée sur son cerveau les efforts de la matrice et le travail de l'accouchement. La mère a déjà élaboré le *colostrum* qui doit servir à chasser le *meconium*. Deux ou trois jours après, la nouvelle accouchée éprouve ordinairement une fièvre qui favorise l'ascension du lait vers le sein, celui-ci se durcit et se gonfle, la nature avertit la mère de le présenter à l'enfant, les cris de ce dernier le réclament ; l'un et l'autre sont prêts pour cette fonction, le lait sort, les mamelles se ramollissent, la mère est soulagée, et l'enfant prend sa nourriture.

Mais si, au lieu d'écouter la voix de la nature, les mères s'en écartent, alors commencent cette série de maux qui augmentent avec l'âge, et durent autant qu'elles. Le sein devient le siége d'engorgemens, de tumeurs, d'abcès, d'ulcères qui diminuent sa grosseur et empêchent ses fonctions. D'autrefois la peau se gerse et livre passage à l'humeur laiteuse ;

sa sortie produit un soulagement léger et momentané, mais la douleur revient de nouveau, et elle ne cède que parce que l'humeur laiteuse se porte sur d'autres parties.

Le lait peut se cailler dans quelques parties du corps ou se frayer de fausses routes. Je ne prétens pas expliquer comment ces phénomènes sont produits. Mais l'observation prouve ce que j'avance. Une femme, au rapport de Puzos, rendait le lait par l'ombilic après la mort de deux enfans qu'elle allaitait.

Le lait peut refluer sur le cerveau, produire des dépôts qui occasionent des syncopes, des convulsions, l'affaiblissement des facultés intellectuelles, la manie, la folie et enfin l'apoplexie laiteuse. Puzos en cite plusieurs exemples, on a très-souvent trouvé des dépôt laiteux dans le cerveau.

Le poumon est souvent attaqué, la respiration devient difficile, le mouvement pénible ; toute l'économie animale est dérangée : il survient des suffocations, des défaillances, et quelquefois une péripneumonie et une phthisie. Il n'est pas rare de trouver le lait épanché dans les cellules du poumon. Tous les livres qui ont parlé des maladies des femmes fourmillent de traits pareils.

L'abdomen n'est pas exempt de *métastases* laiteuses. Ordinairement les dépôts se trouvent à la région hypogastrique. Quelquefois, quoique assez rarement, ils se portent sur les viscères de cette cavité ; ils attaquent plus souvent le tissu cellulaire, les lames du péritoine ; il en résulte des duretés, des douleurs, des tranchées, de mauvaises digestions, le flux lienthérique, un amaigrissement considérable, des abcès, des ulcères simples ou fistuleux ; le plus grand bonheur pour ces

femmes est la mort qui ne tarde guères à les venir délivrer.

La matrice, à cause du grand rapport qu'elle entretient avec le sein, reçoit souvent l'humeur laiteuse. Quelques jours après l'accouchement, si la mère ne nourrit pas, le lait se porte sur ce viscère, donne lieu à une fièvre qui se termine par une crise qui produit un écoulement tantôt blanc, tantôt sanguinolant, etc. quelquefois d'une humeur qui ressemble à du lait. Cet écoulement peut continuer jusqu'à la première grossesse (1). D'autrefois il s'écoule de la matrice une humeur blanche qui, dès le commencement excite beaucoup de démangeaison, excorie les parties environnantes, verdit avec le temps et se montre très-rebelle aux remèdes. La matrice s'affaiblit, les femmes deviennent inhabiles à la génération ; il survient aussi des ulcères qui les font souffrir beaucoup et rendent leur vie triste et languissante. Les fleurs blanches donnent aussi naissance à la phthisie, au marasme, etc.

Les dépôts laiteux qui se portent à la cuisse se font ordinairement apercevoir à la partie supérieure ; ils occasionent une douleur très-forte qui descend jusqu'aux pieds en suivant le trajet des gros vaisseaux ; il s'y joint une enflure qui rend quelquefois le volume du membre malade double de l'autre. Si le dépôt augmente, la douleur est si forte qu'on est dans l'impossibilité de remuer la cuisse. Les dépôts n'attaquent guères qu'une extrémité, mais il arrive souvent que lorsqu'ils ont disparu par les remèdes, ils se portent sur l'autre. Puzos cite le fait d'une Dame qui se trouva dans ce cas ; le premier dépôt céda aux remèdes appropriés, mais au bout de quelque temps il parut à la cuisse opposée.

(1) Delheurie fils, *La mère selon l'ordre de la nature.*

Quelquefois

Quelquefois le lait se porte à la peau, produit une éruption caractérisée par des boutons blancs et transparens, très-ressemblans à ceux de la gale ; ils ne cèdent à aucun remède externe, et ne disparaissent que lorsque toute l'humeur laiteuse s'est évacuée par cette voie ou qu'elle a pris une nouvelle route.

On voit aussi survenir des révolutions laiteuses dont les ravages sont terribles. Puzos dit avoir vu la paralysie, la boufissure, des maux de tête insupportables, des abcès sur différentes parties, et quelquefois même une gangrène générale en être la suite. Le lait qui est une des substances les plus douces prend, quand il sort de ses couloirs, un caractère tel que les remèdes ne peuvent s'opposer à ses ravages.

Le lait peut aussi se porter sur le système sanguin, circuler avec le sang : ce qui le prouve, c'est qu'on a vu le sang recouvert d'une croûte laiteuse ; Puzos même dit que dans une occasion le sang lui parut laiteux ; ce lait, ainsi répandu dans le système sanguin, occasione une fièvre très-forte qui le plus souvent se termine par la mort.

Les femmes qui ne nourrissent pas doivent être dans des craintes continuelles. Les plus légères impressions produisent chez elles des affections terribles; il survient des maladies aiguës qui ne donnent pas souvent le temps de reconnaître leur nature.

Pour remédier aux divers accidens qu'occasione la présence du lait, on tâche de l'évacuer par les couloirs qui servent à d'autres excrétions, on y produit un plus grand degré d'excitation pour attirer l'humeur laiteuse, mais rarement réussit-on ; et souvent, lorsqu'on croit avoir obtenu les succès les plus marqués, le lait produit des ravages étonnans, et d'autant plus forts, qu'ils ont resté plus de temps à paraître. Les maladies

nombreuses qui attaquent les femmes à un certain âge doivent être rapportées à cette cause ; car le lait peut bien un moment ne pas faire des ravages , mais jamais il ne manque d'en occasioner. On détermine quelquefois par les moyens qu'on emploie pour chasser le lait , l'engorgement des glandes ; de-là des tumeurs froides , des ulcères , etc.

Mères ! Tels sont les dangers qui vous menacent , si vous ne revenez aux lois de la nature. Si la crainte de ces maux ne peut rien sur vous , soyez du moins sensibles à ceux de vos enfans ; ce sont eux qui sont punis de vos fautes. Qui pourra suppléer les soins maternels ? Qui écoutera leurs cris ? Qui devinera leurs besoins ? Des nourrices....? Mais auront-elles pour des enfans étrangers l'amour que la nature n'a placé qu'au fond du cœur des mères ? Leur attention sera-t-elle toujours portée sur un objet chéri ? L'intérêt n'est-il pas leur mobile ? En foulant aux pieds le plus saint des devoirs , n'avez-vous pas perdu le droit d'exiger dans une autre la tendresse que vous n'avez pas eue vous-mêmes pour vos enfans ? Ces petits infortunés seront les victimes des maux qu'entraîne la négligence. Mais tous ces maux ne sont rien en comparaison de ceux qu'ils succent avec le lait ; de ces vices qui présagent des douleurs sans cesse renaissantes ; de ces maladies honteuses qui attaquent la vie dans son principe. Les enfans de la plus belle espérance sont souvent moissonnés , ou l'existence est pour eux le plus grand des malheurs. Leur vie commencée par les souffrances n'est qu'un tissu de peines. Inhabiles à tout , ils sont à charge à la société. Parens , quels doivent être vos remords ? Le sacrifice de votre vie ne vous coûterait rien pour éloigner ces maux ; mais il n'en est plus temps , ils sont sans remède.